

# LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE EN ITALIE FACE AUX SCIENCES DU LANGAGE ET AUX ÉTUDES TEXTUELLES

**Savina Raynaud**

Université Catholique de Milan

## UNE HISTOIRE JEUNE

Trois différentes histoires de chercheurs ayant fondé la discipline, trois sièges, trois lignes de recherche pour un secteur scientifique unique. La philosophie du langage compte aujourd'hui une centaine de membres académiques<sup>1</sup> ainsi qu'un nombre presque égal de membres de la Société de Philosophie du Langage<sup>2</sup>, auxquels il faut ajouter – mis à part les cas d'inscription contemporaine à plusieurs sociétés – les membres de l'Association Italienne de Sémiotique<sup>3</sup> et une partie de ceux de la Société Italienne de Philosophie Analytique<sup>4</sup>. De plus, la distribution des membres de la classe SSD M-FIL/05<sup>5</sup> dans les 80 universités italiennes environ n'est pas harmonieuse : on en compte 12 à l'Université de Bologne et aucun dans des centres universitaires comme Pavie, Florence, Pise.

D'autre part, procéder par métonymie (en remontant des effets aux causes) voire même par synecdoque (en focalisant notre attention du tout aux parties) nous aide à respecter l'histoire et à ne pas nous perdre dans les détails ou sur une période trop vaste, d'autant plus que l'histoire est récente et que la communauté scientifique reconnaît en son sein, dans une large mesure, la coprésence de plusieurs « âmes ». Même s'il ne s'agit pas d'une condition suffisante pour l'institutionnalisation d'une discipline et encore moins d'une condition nécessaire de façon déterminante, les fondateurs d'une discipline de recherche (eux justement, et non les autres) se révèlent cependant *a posteriori* « fondamentaux » pour la construction d'un savoir devenu une discipline. C'est du moins la thèse que je tenterai maintenant de prouver, en partant donc des ressources humaines, de celles présentes aux origines et de celles qui ont permis les origines.

Etant donné, en effet, que les débuts d'une discipline sont – souvent – un mélange de « génie et de modération », il est nécessaire qu'aux qualités exceptionnelles des fondateurs soient associés également d'autres talents – qu'il s'agisse de leurs propres talents ou le plus souvent de ceux d'autres personnes – capacités d'organisation, flair institutionnel, détermination politico-culturelle. Dans le cas des origines de la philosophie du langage (PDL), en Italie, comment les choses se sont-elles passées ? J'ai posé la question directement à Tullio de Mauro (Rome La Sapienza<sup>6</sup>) à Andrea Bonomi (Milan, Università Statale) et à Umberto Eco (Bologne). Il s'agit de trois histoires bien différentes.

---

<sup>1</sup> Pour être précis 113 membres, donc 33 professeurs des universités, 32 maîtres de conférences, 45 chercheurs à durée indéterminée et trois à durée déterminée, au 26 mai 2010.

<sup>2</sup> Fondée à Rome en 1994: <http://www.sofilin.unical.it/>, site en cours de construction. Les membres de la Société ne sont pas tous encadrés d'un point de vue universitaire.

<sup>3</sup> Fondée à Bologne en 1972, durant les travaux du XI<sup>e</sup> Congrès International des linguistes : [www.associazionesemiotica.it/](http://www.associazionesemiotica.it/).

<sup>4</sup> Fondée en 1992 : SIFA, <http://sifa.unige.it/>.

<sup>5</sup> Jusqu'en 1997 M07E; depuis novembre 2009 incorporée dans le macro-secteur 11/D4, Esthétique et Philosophie des langages.

<sup>6</sup> Sur l'école linguistique de Rome, se référer à :

<http://rmcisadu.let.uniroma1.it/glotta/archivio/testi/DeMauroGrandiScuole.html>.

Voici la réponse de Tullio De Mauro (1932-)<sup>7</sup>:

« Dans notre pays, à la traine en ce qui concerne l'organisation des études supérieures et partiellement en ce qui concerne leur qualité, ce qu'on appelle "les grands palmiers dans le désert", est rendu possible, et d'une certaine façon, nécessaire: l'image employée par Gramsci, justement à propos d'une évaluation générale de notre culture, est aussi une prémisse nécessaire pour le cas de Antonino Pagliaro [1898-1973] et des vicissitudes des études du langage d'un point de vue général, théorique, logique et philosophique. Après Ascoli [1829-1907], les recherches en linguistique entrent, au cours des trente premières années du XX<sup>e</sup> siècle, dans une longue phase de stagnation. Les études d'indoeuropéen et de dialectologie traînent en longueur; la linguistique théorique et générale, qui avance à pas timides dans les autres pays européens, fait totalement défaut. Sont également au ralenti, après Peano [1858-1932], les travaux de logique et d'épistémologie. Les enseignements de psychologie et de sociologie n'existent pas. Le succès du néo-idéalisme de Croce et Gentile est dû à ce manque, qu'il en soit la cause (comme beaucoup le pensent *a posteriori*) ou non (comme j'ai personnellement tenté de le démontrer). Dans ce contexte, Pagliaro – Université de Rome, La Sapienza – semble être un cas isolé. Dès le plus jeune âge, il travaille sur l'indoeuropéen en tant que spécialiste d'iranien antique et médiéval (il appartient à la petite élite internationale qui s'occupe de cette discipline) et en tant que chercheur en grec antique; il manifeste une forte inclination philologique et prête donc beaucoup d'intérêt aux textes. Et surtout, chose rare même en Europe, c'est un linguiste qui s'intéresse beaucoup à la philosophie et à la théorie du langage: il suffit de regarder la table des citations de son ouvrage de jeunesse [1930] intitulé *Sommaire de linguistique arioeuropéenne*. La thèse théorique centrale du *Sommaire*, reprise ensuite dans les entrées *Langage* et *Langue* du *Dictionnaire de politique* [1940] et dans la *Théorie des valeurs politiques*, est la "langue comme technique de l'expression", c'est-à-dire à travers le recours à des "valeurs reconnues" par une communauté, comprises non seulement dans un sens générique mais aussi dans le fait de parler concrètement, et qui se déterminent en direction de l'universel ou dans le détail lié au contexte. Cette thèse entraîne son auteur bien loin des positions de l'idéalisme de Gentile comme de l'historicisme de Croce (lors de l'apparition du *Sommaire*, Gramsci s'en aperçoit et le remarque avec une grande intuition dans une note des *Cahiers de prison*). Dans le *Sommaire*, ses références philosophiques dominantes sont Aristote, Leibniz, Hegel et Humboldt ainsi que Cassirer. A la fin des années Quarante, alors que l'attention à l'interprétation des textes est de plus en plus prégnante, on trouve des références à Russell, Morris et Wittgenstein qui sont tout aussi inhabituelles pour un linguiste de l'époque, pas seulement en Italie, et également peu fréquentes parmi les philosophes italiens<sup>8</sup>.

<sup>7</sup> Correspondance privée, 02.01.10.

<sup>8</sup> « On commençait à rencontrer, souvent en marge de la vie académique, - écrit De Mauro - de jeunes philosophes qui s'intéressaient à la philosophie linguistique anglo-saxonne et à la philosophie du langage, comme par exemple Paolo Facchi, Ferruccio Rossi Landi, Mario Trinchero. Même les linguistes encore en formation commençaient à se rendre compte de l'importance de la linguistique théorique et générale. En 1965 s'ouvre, pour le secteur de l'édition de textes culturels, la saison des traductions des classiques de la linguistique théorique et générale: Martinet, Bally, Vygotskij, le *Cours* de Saussure, Jakobson, Benveniste, Hjelmslev, suivis par Chomsky et Šaumjan. Certains philosophes s'ouvraient au renouveau des intérêts pour la logique. En ce qui concerne la philosophie, plus que les travaux isolés des années cinquante, ce sont les initiatives éditoriales de traduction des deux œuvres majeures de Wittgenstein qui furent décisives. Mais les résistances académiques étaient encore fortes. En 1963, la Faculté de Lettres de Rome a refusé d'instituer un enseignement de Logique; pour satisfaire les demandes des meilleurs étudiants, il y eut, à l'intérieur du cours de Philosophie du langage, un « séminaire » de logique (tenu par un sémanticien américain élève de Malcolm, Paul Ziff, par quelques étudiants de dernière année et par des étudiants diplômés comme Franco Voltaggio et Carlo Cellucci). Ce « séminaire » donnait lieu à un examen de logique qui faisait cependant partie, d'un point de vue formel, de l'examen de Philosophie du langage. Ce n'est que plusieurs années plus tard que furent institués, à Rome et ailleurs, des cours formels de logique et de Philosophie de la science. En 1967 seulement, une faculté de magistère (celle de Palerme), a décidé d'émettre un avis de concours pour une chaire d'enseignement de linguistique générale. Mais cet enseignement ne s'est généralisé que plusieurs années plus tard, non sans une

Pour la philosophie du langage en tant que discipline institutionnelle, les voies académiques s'ouvrent de façon bien singulière. En 1956 a lieu un événement académique bizarre : la Faculté de Lettres de Rome, à tort ou à raison, n'apprécie pas beaucoup un de ses enseignants d'Esthétique mais ne sait pas comment s'en débarrasser (il aurait suffi alors de ne pas renouveler le contrat, qui était alors annuel, mais une expulsion explicite semble alors excessive). Un professeur de philosophie plutôt malin, Carlo Antoni, suggère un curieux stratagème en trois étapes : d'abord supprimer l'enseignement intitulé Esthétique ; ensuite instituer un enseignement de Philosophie du Langage, au nom de l'identité, selon Croce, entre l'Esthétique et la Philosophie du Langage ; enfin, attribuer ce cours à un linguiste de renommée internationale doté à la fois de forts intérêts pour la philosophie et pour la théorie : c'est l'identikit même de Pagliaro. C'est ainsi que Pagliaro commence les cours de Philosophie du Langage, en même temps que ceux de Glottologie<sup>9</sup>, et que cette matière fait ses débuts dans les universités italiennes. L'université de Padoue fait rapidement le même choix qu'à Rome, avec à son tour un cas difficile à résoudre, l'insertion d'un jeune talent – un peu paresseux en ce qui concerne les publications et à mi-chemin entre différents domaines disciplinaires : Renzo Piovesan. C'est au tour de Padoue d'instituer une Philosophie du Langage. En 1960-61, un autre incident universitaire a lieu et permet à un « jeune homme de valeur mais arrogant et prétentieux » (comme le décrivait Norberto Bobbio dans une correspondance privée quelques années auparavant) – De Mauro lui-même – d'éviter la radiation du poste d'assistant universitaire de Glottologie et, grâce à Pagliaro qui lui cède généreusement son cours, d'être appelé à couvrir les enseignements de Philosophie du Langage. Pendant de nombreuses années, il n'y a plus eu d'autres cours de cette matière dans les universités italiennes. Cependant, même lentement, le climat culturel changeait petit à petit.

Nous reviendrons plus loin sur les affinités et les ressemblances entre la linguistique théorique d'une part et la philosophie et théorie des langages d'autre part (la dénomination actuelle de la discipline). A partir de 1994, Tullio De Mauro a choisi la classe de Glottologie et de Linguistique. Il est maintenant Professeur émérite.

Notre conversation avec Andrea Bonomi (1940-)<sup>10</sup> fait émerger un parcours bien différent, dans un contexte disciplinaire et théorique lui aussi différent : nous sommes à Milan au tout début des années 1960, non pas en Lettres mais en Philosophie. Ou plutôt, la Faculté est toujours celle de Lettres et Philosophie, mais ces deux filières se sont tellement bien différenciées dans leurs distinctions mutuelles qu'elles constituent, je dirais à Milan comme à Rome, des domaines presque séparés. Une considération sur laquelle je ne m'arrête pas maintenant mais qui mériterait d'être approfondie, en particulier en ce qui concerne les sciences/la philosophie du langage<sup>11</sup>.

---

méfiance persistante et le désaccord de nombreux professeurs de Glottologie qui voyaient d'un mauvais œil le développement de l'intérêt pour la linguistique générale et théorique et des études de cette discipline. »

<sup>9</sup> En 1927, Pagliaro a pris en charge le cours d'histoire des langues classiques, dont il fut Professeur des Universités à partir de 1930 et jusqu'à son départ en 1968. Cet enseignement a été renommé Glottologie en 1936.

<sup>10</sup> Milan, 12.01.10.

<sup>11</sup> Pour être encore plus précis dans la reconstruction des événements, on peut rappeler que la Faculté de Lettres et Philosophie de Milan comportait également une filière de Langues et Littératures Étrangères. En 1964 le cours de linguistique appliquée a commencé et a été tenu pendant deux ans par Silvio Ceccato (1914-1997) – je tire ces informations du document cité dans la note suivante – qui aimait déjà le centre de Cybernétique et d'activités linguistiques de la Faculté. Fondateur de la revue « Methodos » (1949), Ceccato a tenté d'établir une synthèse de cybernétique, de technologie et de philosophie (Un technicien parmi les philosophes, 1962-64), mais ses efforts pour élaborer des programmes de traduction automatique et pour construire un prototype de machine (Adam II) capable de reproduire certaines opérations du cerveau humain sont restées sans succès. La Philosophie du langage a donc pris la place de la Linguistique appliquée et est passée de Langues à Philosophie.

L'« école de Milan » de l'Università Statale<sup>12</sup> (Université d'État) se distingue non seulement pour l'historiographie de la philosophie de Mario Dal Prà<sup>13</sup> et de son école, mais aussi pour l'attention portée à la phénoménologie et à l'existentialisme en théorétique développée par Enzo Paci, et pour les études de logique et de philosophie de la science, discipline activée pour la première fois en Italie à Milan justement, sous la direction de Ludovico Geymonat, premier traducteur de Frege en Italien. L'intérêt théorique pour le langage se développe chez ce jeune et brillant étudiant, élève de Paci, à côté de son intérêt initial pour Merleau-Ponty<sup>14</sup> et de la priorité accordée à l'activité théorique. Cet intérêt est alimenté par la lecture des travaux de Chomsky, découverts au cours des travaux éditoriaux effectués pour la maison d'édition Bompiani. La possibilité qu'à l'étranger la linguistique soit à la recherche de confirmations dans le domaine de la philosophie permet d'entrevoir des débouchés bien différents de ceux du contexte académique proche : Chomsky avec sa Linguistique cartésienne, Jakobson – rencontré au cours de son passage à Milan lors du premier congrès international de l'AISS en 1974 – avec l'importance accordée à la quatrième recherche logique de Husserl<sup>15</sup>, font comprendre à Bonomi que le langage peut également être étudié dans une perspective non diachronique et que la théorie linguistique peut non seulement être étudiée d'un point de vue historiographique, dans le cadre d'un historicisme qui trop souvent n'a pas encore été dépassé, mais peut aussi être cultivée de façon directe, en récupérant le rapport entre le langage, la logique et la vérité, entre le langage et les univers discursifs, selon la tradition de la sémantique des modèles<sup>16</sup>.

Chargé tout d'abord de Philosophie théorétique (1971), puis titulaire de la chaire de Philosophie du langage (1980), Bonomi publie en 1973 un recueil d'articles classiques de Philosophie du langage dans une traduction en italien, *La structure logique du langage* ; c'est ce recueil qui permettra à un public autrement inaccessible l'accès organique à une tradition d'études se rapportant dans une large mesure à la philosophie analytique. Un choix décisif sur le plan didactique et donc disciplinaire. Un choix fructueux, et dans des temps très brefs en apparence : l'année académique suivante, à simple titre d'exemple, à l'Université Catholique, j'ai suivi un séminaire avec ce volume pour toute bibliographie, dans le cadre du cours de Philosophie théorétique. Comme cela arrive souvent, ce choix a été moins contagieux en réalité : à la première discussion de mémoire de maîtrise en Philosophie du langage, le glottologue de la faculté aurait jugé qu'on est « soit linguiste, soit mathématicien »<sup>17</sup>.

Nous tenterons de revenir ultérieurement sur le sens et la fréquence de telles alternances dans des contextes de disciplinarisation naissante.

La conversation avec Umberto Eco (1932-), prévue avant la conférence, a eu lieu après. Ce qui suit en a été confirmé.

Elève de Pareyson, Professeur des universités en Esthétique à Turin, Eco affronte dans son mémoire de maîtrise *le problème esthétique de Thomas d'Aquin*. C'est à partir de *l'Œuvre ouverte* (1962) qu'il passe de l'esthétique médiévale à la sémiotique, instituant ainsi un parcours qui part de l'œuvre en tant que structure aux interprétations qui en découlent. D'abord professeur à contrat en Esthétique, il deviendra professeur des universités de Sémiotique à Bologne en 1975, année de la publication du *Traité de*

---

[http://www.cisui.unibo.it/annali/11/testi/07Giacomelli\\_frameset.htm](http://www.cisui.unibo.it/annali/11/testi/07Giacomelli_frameset.htm)

<sup>12</sup> [http://www.cisui.unibo.it/annali/11/testi/08Rambaldi\\_frameset.htm](http://www.cisui.unibo.it/annali/11/testi/08Rambaldi_frameset.htm)

<sup>13</sup> Ainsi que de Untersteiner: v. Untersteiner 1980.

<sup>14</sup> Voir à ce propos *Esistenza e struttura. Saggio su Merleau-Ponty*, 1967. Par la suite, *Universi di discorso*, 1979; *Eventi mentali*, 1983.

<sup>15</sup> Abordée pour la première fois à Moscou en 1917 sur les indications de Gustav Špet.

<sup>16</sup> <http://www.filosofia.unimi.it/~bonomi/abpub.htm>

<sup>17</sup> Sur le déplacement des mathématiques par rapport aux sciences humaines v. Enriques 1911, 1924; borga 1986.

*Sémiotique*. Il publie, en 1984, *Sémiotique et philosophie du langage*, thème sur lequel il reviendra une dizaine d'années plus tard, à Caracas, en 1994<sup>18</sup>.

« Le moment est donc venu de se demander si la sémiotique est une science, une discipline particulière avec sa propre méthode, ou bien une confédération de différentes recherches avec peu de rapport entre elles »

c'est ce que déclare cet auteur, à l'occasion du V<sup>e</sup> congrès international de l'AISS.

« Je serais certainement d'accord pour définir la sémiotique comme l'étude de la sémiotique sous toutes ses formes; la sémiotique est un processus que l'on rencontre à plusieurs niveaux différents, à chaque fois que quelque chose se trouve à la place de quelque chose d'autre sous un certain aspect ou bien en fonction d'une certaine capacité, et à chaque fois qu'un rapport entre un signe, son objet et son interprétant s'établit – comme l'aurait dit Peirce. « Cependant, est-ce que cette définition, en soi plutôt vaste, suffit à fixer les limites et le champ d'une discipline ? » se demande-il ensuite. « Il existe une sémiotique générale qui ne peut pas et n'a pas pour objectif d'analyser les mécanismes de fonctionnement de processus spécifiques de sémiotique, mais qui se préoccupe plutôt de fixer certaines catégories fondamentales, c'est-à-dire celles de la sémiotique, du signe, du rapport de signification, d'inférence interprétative et ainsi de suite. Cette sémiotique générale a pour but de montrer l'unité fondamentale d'expériences qui, sous d'autres aspects, sont bien différentes, et ceci même si son point de vue est très général et même si l'objectif avec lequel elle observe les données multiples de nos diverses expériences est assez distant. Cette sémiotique générale est une branche de la philosophie, plus précisément c'est la philosophie entière puisqu'elle réfléchit sur le problème de la sémiotique. [...] Ceci explique pourquoi on a vu participer à un congrès de sémiotique autant des experts de sémiotiques spécifiques qui ont recours à la philosophie, comme par exemple le spécialiste de n'importe quelle science qui présuppose toujours un appareil conceptuel et une métaphysique influente propre, que des philosophes, pour ainsi dire purs, qui étudient la sémiotique en tant que philosophie de la sémiotique. »

Pour qu'une sémiotique générale, entendue comme la philosophie de la sémiotique, puisse légitimer des sémiotiques spécifiques, il est nécessaire que son propre objet soit lui-même fixé de façon philosophique, qu'il ait des limites telles qu'elles permettent au moins de distinguer une sémiotique spécifique d'une physique spécifique ou d'une embryologie spécifique. Le problème réside plutôt dans le fait que si l'on accepte ma définition de la sémiotique générale en tant que réflexion philosophique sur le phénomène de la sémiotique, on peut légitimement se demander en quoi une sémiotique générale diffère d'une philosophie du langage. » Selon Eco, il est nécessaire, à ce point, de prendre acte des différentes spécificités des systèmes de signes examinés : les langues, les signalétiques, les systèmes iconographiques ou musicologiques. « Il existe des sciences du langage spécifiques comme la linguistique ou la glottologie, ou encore – avec d'autres systèmes sémiotiques – l'iconographie et la musicologie. Nous nommerons ces études en utilisant une expression non technique : des « Grammaires », car elles tendent à définir les règles de fonctionnement d'un certain système de signes. Au contraire, « ces grammaires pourraient exister et elles se sont parfois développées en dehors d'un cadre sémiotique général. Mais, naturellement, elles sont beaucoup plus intéressantes lorsqu'elles tiennent compte de ce cadre : quelquefois, la préoccupation du cadre a pris le dessus sur la spécificité de la recherche », admet-il, mais « lorsqu'elle est bien construite, une sémiotique spécifique atteint un statut scientifique, ou s'en approche, dans la mesure où ceci est possible dans le cadre des sciences humaines. Beaucoup de ces grammaires ont une partie descriptive, du moins d'un point de vue statistique, vu qu'elles devraient être en mesure de prévoir comment, dans des circonstances normales, l'utilisateur d'un certain système devrait générer ou interpréter les messages émis selon les règles du système en question.

<sup>18</sup> <http://www.umbertoeco.it/CV/Semiotica%20e%20Filosofia%20del%20Linguaggio.pdf>.

C'est à ces sémiotiques spécifiques que s'opposerait une sémiotique générale, dans le sens qu'elle se placerait au dessus de toutes les autres. » Eco revient cependant sur la question précédente : « Cette sémiotique générale est une branche de la philosophie, ou mieux, elle est la philosophie entière puisqu'elle réfléchit sur le problème de la sémiosis. [...] Cependant, je pense qu'il est possible de repérer deux caractéristiques qui distinguent la sémiotique des autres philosophies du langage. Il s'agit de (i) la décision de généraliser ses propres catégories de façon à les amener à définir non seulement les langues naturelles ou les langages formalisés, mais aussi toutes les formes expressives, même les moins grammaticalisables, même les processus naissant de grammaticalisation, même les opérations de dégrammaticalisation d'un langage donné et les phénomènes qui ne semblent pas produits de façon intentionnelle dans un but expressif mais qui se trouvent à l'origine d'une inférence interprétative; (ii) l'exigence, la vocation constante de tirer ses propres généralisations de l'expérience des grammaires, à tel point que la réflexion philosophique se mêle étroitement à la description grammaticale.

Je vous donne un exemple, que j'ai particulièrement à cœur en ce moment. [...] Il est impossible de ne pas être fasciné par le mystère de l'acte indicial. [...] Je pense qu'il peut exister, et qu'il existe, une sémiotique spécifique qui étudie la grammaire des indices dans une culture donnée sans se poser le problème du primitif psychobiologique de l'acte indicial. Et je pense qu'une sémiotique philosophique doit réfléchir sur le mystère de l'acte indicial, mais doit en même temps décider que son devoir spécifique est celui d'étudier de quelle manière, à partir du phénomène d'origine de l'acte indicial, peut naître la pratique intentionnelle et l'articulation des systèmes d'indices ».

Comme je l'annonçais au début de cette communication, cette reconstruction des membres fondateurs et des écoles dans lesquelles se sont formées les générations successives de ceux qui font actuellement partie du secteur de la PDL ne prétend pas à l'exhaustivité. Par exemple, je n'ai pas mentionné les Universités de Gênes et de Pérouse dans lesquelles la philosophie analytique du langage est devenue chose courante en ce qui concerne la théorétique, avec les écoles d'Agazzi et respectivement d'Antiseri et de Pieretti. Je ne fais pas non plus allusion à leurs élèves, désormais *senior* de la PDL en Italie. Je ne peux m'arrêter non plus sur les raisons – pour autant qu'elles soient identifiables – des résistances locales au *tournant linguistique* de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

Je crois en revanche qu'il est utile de récapituler les parcours que nous avons observés d'un point de vue épistémologique.

#### UNE ÉPISTÉMOLOGIE SUBTILE

De la glottologie à la philosophie du langage et à la linguistique théorique dans un premier cas, de la philosophie théorétique à la philosophie qui analyse la forme logique du langage dans un second cas, de l'esthétique à la sémiotique, à la philosophie de la sémiosis dans un troisième cas : nous sommes face à des parcours tous bien différents qui soulignent cependant la nature théorique, métalinguistique de la discipline, voire, de façon plus générale, méta-grammaticale. Née tantôt de l'exigence de répondre aux questions synchroniques et achroniques qui ont émergé dans le cadre des études de linguistique, tantôt de la nécessité de mettre à nouveau en relation le léxis et le logos en en déterminant les rapports profonds, tantôt encore de la volonté d'explicitier l'incessant travail interprétatif effectué lors du décodage culturel, nous nous trouvons, à la fin de la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle face à une philosophie du langage bien

---

<sup>19</sup> V. Raynaud, 2009.

introduite dans le panorama disciplinaire italien, malgré des dizaines d'années de retard par rapport au fameux *linguistic turn in philosophy*.

Mais s'il n'est certes pas facile pour ceux qui travaillent dans ce domaine de définir un plus petit dénominateur commun aux recherches en cours, il peut sembler encore plus difficile aux profanes de reconnaître ses frontières. Et un territoire aux contours vagues entre plus difficilement dans la fédération des « états disciplinaires » de formation plus ancienne. Personnellement je crois qu'il s'agit d'un défi intéressant qu'il faut relever.

La première question qu'il faut se poser concerne les différences chronologiques de la situation italienne par rapport à la situation européenne, du moins occidentale<sup>20</sup>. Quelles sont les raisons de ce retard ? Pourquoi ce terrain a-t-il résisté aussi longtemps aux nouvelles cultures ?

Pour préparer le sujet de ce colloque, j'ai fait un pas en arrière, d'un point de vue chronologique et épistémologique. Ceci m'a permis d'effectuer une exploration très intéressante : j'ai en effet lu une œuvre sur *Les Origines de l'école historique. Histoire littéraire et philologie en Italie (1866-1883)*<sup>21</sup>. On y comprend l'alternance de positivisme et de néo-idéalisme des études littéraires en Italie, les références de Croce à De Sanctis comme le « seul maître de philosophie et d'esthétique » et les objections soulevées par Croce à l'histoire de la culture extrinsèque », à l'érudition dans un but de critique des sources. Pour Croce, la poésie n'est pas réductible à l'histoire empirique des documents<sup>22</sup>. Il faudrait suivre les arguments de Croce à partir de ses « *Tesi*

<sup>20</sup> La philosophie du langage est déjà attestée en Europe Centrale et en Europe de l'Est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Rappelons également l'existence de l'école brentanienne et les études sémiotico-philosophiques et théologiques russes sur la parole.

<sup>21</sup> Lucchini 1990<sup>1</sup>2008<sup>2</sup>.

<sup>22</sup> L'affirmation de cette « irréductibilité » est particulièrement délicate et peut être comparée, selon moi, à une sorte d'incommensurabilité avec toute méthode, avec toute épistémologie disciplinaire. Les observations sur le rapport entre stylistique et syntaxe que Mathesius a adressées à Croce vont dans une direction bien différente et sont, à mon avis, assez instructives.

V. Raynaud 2008, p. 50-51 : As early as 1926, Mathesius, the founder of the Prague Linguistic Circle, had clearly stated some definite steps towards a syntactic turn in linguistics. The Circle would be founded in that same year. Mathesius had been invited to contribute to a volume in honour of J. Zubatý, who was no longer a Neogrammarian but was not yet a general linguist, still a professor of Indo-European syntax, whose lectures had been attended by a young Hjelmslev in 1923–24 in Prague.

In his paper, Mathesius writes : « A full analysis of the basic grammatical function – e.g. the function of the subject and predication, [...] the real nature of sentence formation – can be achieved only with the help of the static [not genetical-comparative] method by which linguistic phenomena are not unduly separated from the *action of speaking*. (48), [...] In the field of *syntax* the general shift of interest from the external aspect of *language* to its *inner life* is exemplified by the emphasizing of the stylistic principle and by the substitution of the functional conception for the traditional formal point of view. Finer methods of linguistic analysis have brought to light the importance of what I should call the doublefaced character of linguistic phenomena. It consists in a *continuous fluctuation between the general and the individual* (53–54). [...] Linguistic research can either concentrate on what has already become a common possession of all members of the linguistic community or it can study the individual efforts of linguistic creation. The traditional school of linguistics has so exclusively limited itself to the study of commonly accepted means of expression that the individual speaker has disappeared from its ken. As a reaction against this too objective conception of language, a school of an extreme linguistic subjectivism chiefly represented by Professor K. Vossler has appeared, which following the ideas of Wilhelm von Humboldt and Benedetto Croce regards the act of linguistic expression as something so individual as artistic creation. [...] The proposition maintained by Professor Spitzer '*Nihil est in syntaxi quod non fuerit in stylo*' very clearly shows how the greatest stress is laid by him and his friends on the individual share in linguistic expression. Linguistics as a whole can derive from stylistic syntax and stylistic semasiology a double benefit. It is good that the rule, often neglected, has been emphasized again [...] In the study of language, of course, individual utterances are analysed as specimens of the linguistic possibilities of the whole community... (55–6). The time has really come for general linguistic problems to be systematically studied. [...] The basic functions of linguistic expression

*fondamentali di un'estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale* » (1900), de l'« *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale* » (1902) jusqu'au *Bréviaire d'esthétique* (1913) et à l'*Aesthetica in nuce* (1946) : près d'un demi-siècle de théorisation, toute la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Même si cela nous est impossible ici, ce serait fort utile pour comprendre l'incidence de la thèse du caractère alogique de l'art, l'attribution d'un rôle subordonné à la conception logistique du signifié<sup>23</sup>, par rapport à la beauté de l'expression.

Au contraire, dans les Prémisses méthodologiques apposées par Pio Rajna dans son étude sur Rinaldo da Montalbano (1870), l'auteur y déclare les bases d'une véritable science de la littérature : « elle s'occupe avant tout de rechercher les origines, non pas celles des diverses formes littéraires, mais plutôt celles des inventions une à une [...]. Il ne faut donc pas s'étonner que cette nouvelle discipline soit amenée à reporter à la lumière même des documents privés de toute beauté ; le goût ne doit pas être son seul guide. <sup>24</sup> » C'est ainsi qu'on aurait justifié l'espace accordé aux études philologiques, et en particulier à la philologie romane, c'est-à-dire ni glottologiques ni esthético-littéraires (ni de philologie italienne). Mais, dans le panorama italien des études littéraires, la philologie aura du mal à sortir gagnante de ce *Struggle for Life*, de cette bataille pour la vie.

Des recherches similaires mériteraient d'être effectuées en ce qui concerne la fracture entre les études logiques et la philosophie théorétique, ceci malgré le rôle de précurseur joué par Peano. Le fait que la science ait été exclue de la discipline théorétique par Croce ainsi que les résistances mentionnées par De Mauro concernant l'enseignement de la logique peuvent nous aider à localiser de nouveaux tracés pour ses frontières.

Pourquoi donc faut-il s'occuper de ces conflits ? Pour respirer l'air du temps<sup>25</sup> et identifier certaines tendances dominantes, suffisantes pour justifier des lignes de forces qui sont encore présentes – selon moi – à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

En 1876, Ascoli, un glottologue, et De Sanctis, un critique littéraire et historien de la littérature, se mobilisèrent à l'occasion de la controverse générée par les Règlements universitaires promulgués par le ministre Coppino, contre l'institution d'une chaire de Philologie romane. Pourquoi donc ? On accusait cette discipline d'être trop vague, peut-être parce qu'elle était le point de rencontre entre des disciplines bien différentes, de la linguistique comparée à la dialectologie romane jusqu'à la philologie italienne encore à ses débuts. Elle mettait donc en danger la naissance de la recherche philologico-linguistique qui était fondée sur la description phonétique – appelée alors philologie comparée – des textes – et non pas sur l'étude de leur tradition manuscrite et imprimée<sup>26</sup>. On aborderait ici le grand thème des rapports délicats entre la philologie et la linguistique, dont l'histoire a été explorée, pour la France, par Jean-Claude Chevalier<sup>27</sup>.

Que les disciplines en jeu soient celles que nous avons mentionnées ou bien d'autres encore, il me semble que ce passage d'une lettre de Francesco d'Ovidio,

---

should be analysed and the means of linguistic expression catalogued. This means *showing how in all kinds of languages the subject and the predicate are expressed, which are the possible forms of the active, passive, perceptive, qualificative, possessive, etc. predication, how the attributive qualification is expressed, which aspects of activity or of status can be expressed in the predication, etc.* It is self-evident that such problems cannot be solved but by the functional and static method of research. » (Mathesius 1926, in Vachek 1983, p. 60–61). C'est nous qui soulignons.

<sup>23</sup> V. Croce 1905<sup>1</sup> – 1958<sup>7</sup>.

<sup>24</sup> Lucchini 1990<sup>1</sup> : 69-70 ; 2008<sup>2</sup> : 80.

<sup>25</sup> V. Di Giovanni 1988, 2005.

<sup>26</sup> Lucchini 1990<sup>1</sup>, p. 100-101 ; 2008<sup>2</sup>, p. 135. V. aussi, à propos de sémantique et philosophie du langage, Fera 2001.

<sup>27</sup> Chevalier 2006. V. aussi Savatovsky 2005.



philologue (1884) à M. Rajna mérite d'être cité. A propos de l'institution d'une chaire d'esthétique à la place de laquelle d'Ovidio aurait préféré une chaire de Paléographie, il écrivait :

« Bref, je résumerai ainsi mon opinion : c'est une très bonne chose de s'être déphilosophé, une bien moins bonne chose que d'être vierge de toute philosophie. Comme lors des épidémies de peste, c'était déjà beaucoup d'être guéri de la peste, c'était encore mieux de ne pas l'avoir attrapé<sup>28</sup>. »

Lucchini fait le commentaire suivant : « La comparaison de Manzoni est tout à fait révélatrice de la défiance, voire même de l'hostilité envers la philosophie qui caractérise la critique et l'historiographie littéraires de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle [...]. Si ce n'est que l'historiographie ne se résout ni ne s'épuise dans l'érudition [...]. La nette séparation et l'opposition rigide entre les concepts et les faits a entraîné un dualisme double et insurmontable entre l'auteur (ou le texte) et la société, entre la critique « historique » (vérification et reconstruction de faits) et la fameuse « critique esthétique » confiée au critique qui a du goût et qui est capable de « pénétrer l'art »<sup>29</sup>.

Une constante imprègne le portrait que nous avons brossé de la situation au moment de l'unité de l'Italie : la perspective purement instrumentale qui caractérise les différentes techniques, chacune étant le but de ses propres objectifs, qu'ils soient linguistico-comparatifs ou bien esthético-littéraires, buts poursuivis jusque sur les textes eux-mêmes, ainsi que l'immaturation de la critique textuelle. Et Lucchini de conclure : « alors que la critique textuelle atteignait enfin un niveau de maturité élevé et une finesse technique notable, le milieu intellectuel qui lui était adapté et qui, malgré ses équivoques et sa naïveté avait permis sa naissance, n'existait plus ».

S'agit-il d'un point final définitif ? Je ne suis pas de cet avis et je ne suis pas la seule. En effet, Eco écrivait en 1994 :

« S'il faut critiquer les sémiologues qui construisent des oppositions de systèmes comme de processus, en ignorant ce qu'il en est des énoncés dans le flux concret du parler quotidien, il faut alors aussi reprocher à d'autres de continuer à considérer les énoncés du parler quotidien comme des fictions de laboratoire (de telle sorte qu'on ne sait plus si le roi de France est célibataire ou si l'étoile du soir est chauve), sans jamais arriver à se mesurer à la complexité des textes, ne serait-ce que sur des textes exprimés en langage naturel verbal, pour commencer. »

### RESSOURCES HUMAINES, DIFFICULTÉS CONTEXTUELLES, POSSIBILITÉS INSTITUTIONNELLES

Nous avons mis en évidence le rôle fondamental du talent et de ses caractéristiques : Humboldt tenait pour essentielles à tout chercheur les qualités de « *Selbständigkeit* » et d'« *Einsamkeit* » (autonomie et isolement). Gramsci soulignait surtout cette seconde qualité en utilisant l'image des « palmiers dans le désert ».

J'aimerais rappeler ici l'heureux mélange de capacités d'émerveillement et d'interrogations personnelles d'un côté, et de lectures satisfaisantes, fructueuses, de rencontres déterminantes de l'autre, qui ont marqué l'ensemble des histoires que nous avons entendues.

L'ingrédient indispensable qui nous permet de rendre compte des résultats effectifs est le contexte : souvent complexe, composite, rarement explicite. Coresponsable de réussites et d'échecs, de conquêtes précoces ou de pesants retards.

Je remercie la SHESL et tous ceux qui m'ont écoutée de m'avoir accordé l'opportunité d'examiner avec attention ces thèmes et leur rapport aux contextes et d'en discuter ensemble.

<sup>28</sup> Lucchini 1990<sup>1</sup>, p. 92; 2008<sup>2</sup>, p. 126.

<sup>29</sup> Lucchini 1990<sup>1</sup>, p. 92-93 ; 2008<sup>2</sup>, p. 127.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BORGA, Marco (1986). « Logica e fondamenti della matematica agli inizi del secolo », AGAZZI, Evandro (éd.), *La filosofia della scienza in Italia nel '900*, Milano, Franco Angeli, 95-107.
- CHEVALIER, Jean Claude (2006). *Combats pour la linguistique. De Martinet à Kristeva - Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS.
- CROCE, Benedetto (1900). *Tesi fondamentali di un'estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*, Napoli, Stab. Tipografico nella R. Università, 2002. Rist. anastatica a cura di Felicita AUDISIO, Napoli, Bibliopolis.
- CROCE, Benedetto (1905<sup>1</sup> – 1958<sup>7</sup>). *Logica come scienza del concetto puro*, Bari, Laterza.
- DI GIOVANNI, Pietro (a cura di) (1988). *Il neoidealismo italiano*, Roma-Bari, Laterza.
- DI GIOVANNI, Pietro (a cura di) (2005). *Idealismo e anti-idealismo nella filosofia italiana del Novecento*, Milano, Franco Angeli.
- ENRIQUES, Federico (1911). « Il problema della realtà. Discorso inaugurale del IV Congresso internazionale di Filosofia », *Atti del IV Congresso internazionale di Filosofia*, Bologna, 1911, Genova, Formiggini, vol. I, 5-20. Aussi in *Scientia a. V*, vol. IX, 257-274 [tr. fr. in suppl., 149–167].
- ENRIQUES, Federico (1924). « Il significato umanistico della scienza nella cultura nazionale » *Periodico di Matematiche*, s. IV, vol. IV, 1-6. [Discorso inaugurale del Congresso della Mathesis (Livorno, 24 settembre 1923)]
- FERA, Vincenzo (2001). « Tra la scuola storica e la lezione di Croce : Dionisotti e la letteratura umanistica », FUMAGALLI, Edoardo (a cura di). *Carlo Dionisotti : geografia e storia di uno studioso*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura.
- GRAMSCI, Antonio. (1975). *Quaderni dal carcere*, Torino Einaudi.
- LUCCHINI, Guido (1990)<sup>1</sup>. *Le origini della scuola storica. Storia letteraria e filologia in Italia (1866-1883)*. Bologna, Il Mulino, 2008<sup>2</sup> Pisa, Edizioni ETS.
- MATHESIUS, Vilém (1926). « New Currents and Tendencies in Linguistic Research » *MNHMA: Festschrift for Josef Zubatý*, Praha, 188–203. [Repr. in VACHEK, Josef (ed.) (1983). *Praguiana: Some Basic and Less Known Aspects of the Prague Linguistic School. An Anthology of Prague School Papers*, Prague, Academia, 45–63].
- RAYNAUD, Savina (2008). « The basic syntagmatic act is predication », *Slovo a slovesnost* 69, 49–66.
- RAYNAUD, Savina (2009). « Il linguaggio, la filosofia, la filosofia del linguaggio. Il contributo della "Rivista di Filosofia Neo-scolastica" nella seconda metà del Novecento », *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica* 1-3, 395-419.
- SAVATOVSKY, Dan (2005). « Sémantique et philosophie du langage dans le Bulletin et les Mémoires de la Société de Linguistique de Paris », *Actes des Journées scientifiques organisées à l'occasion de la parution du Tome Cent du Bulletin, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 100/1, 315-358.
- UNTERSTEINER, Mario (1980). *Problemi di filologia filosofica*, a cura di L. Sichirrollo e M. Venturi Ferriolo, Milano, Cisalpino-Goliardica.